1
Alphonsine et Alphonse

– C'est pas vrai ! Encore mal cuit ! Je n'arrive jamais à faire un baba au rhum correct, pesta Alphonsine. Je devrais arrêter d'y croire… Qu'est-ce que tu disais, Capoline ?

– Que j'ai un devoir à rédiger et que j'ai choisi le Brouillard comme sujet.

Capoline déplaça la carafe pour faire de la place sur la table. L'assiette contenant le baba claqua quand sa grand-mère la déposa.

– Eh ben, attention ! grogna Alphonse. Vas-y, Alphonsine, casse tout !

Alphonsine dévisagea son mari.

– Dis, ta petite-fille nous rend visite, elle vient d'arriver. Sois un peu plus aimable.

– Elle vient pour le Brouillard, pas pour nous.

– Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? riposta Alphonsine. Quel sale gosse !

Capoline grimaça. Sa grand-mère l'imita et lui tendit le couteau.

– Tiens, coupe, ma belle. Moi, je vais faire chauffer l'eau. Tu boiras un thé ou tu préfères râler ? demanda-t-elle à son mari.

– Je vais faire les deux.

Alphonsine haussa les épaules et repartit en cuisine. Capoline gigota sur sa chaise, puis tira à elle le gâteau. La nappe fit des plis, les verres faillirent se renverser.

– Le Brouillard… marmonna son grand-père. Il est là parce qu'il est là. Point. Il a toujours été là.

– Tu sais bien que non, lança sa femme depuis la cuisine. Il n'existait pas quand on était gamins. On se souvient très bien du jour où il est arrivé.

– C'était il y a soixante ans ! Soixante ! C'est comme s'il avait toujours été là !

Le silence s'abattit aussi sèchement qu'une hache sur une bûche, tandis que dans la cuisine la bouilloire émettait des gargouillis.

Capoline s'attaqua au gâteau, mais la pâte

collait. Les parts étaient inégales. Alphonse le remarqua, sans rien dire.

– Ah ben, tu l'as aussi bien coupé que moi je l'ai raté, plaisanta Alphonsine en revenant avec la théière et les tasses.

Elle rit, posa le tout sur la table, puis s'assit, après avoir embrassé tendrement Capoline sur la tête.

– Bon appétit ! dit-elle en lissant la nappe.

– Bon appétit, répondit sa petite-fille en souriant.

Tous trois mâchèrent en silence, mais ils admirent vite qu'il serait difficile de venir à bout de ce dessert.

– J'ai mis trop de rhum, s'esclaffa Alphonsine. C'est du bon rhum, mais il y en a trop. On va boire du thé pour faire passer tout ça.

Elle le servit.

Ils burent.

Ils s'ébouillantèrent.

Alphonsine recracha sa gorgée.

– Eh ben ! se moqua-t-elle, les yeux larmoyants. Gâteau mal cuit, thé brûlant, c'est une fin de déjeuner loupée !

– J'aime les fins de déjeuner loupées, s'amusa Capoline.

Elle épia son grand-père, en quête d'une réaction. Il avalait sa dernière bouchée.

– Quoi ? lâcha-t-il.

– C'est parler du Brouillard qui t'énerve ?

– Non, Capoline. Ce qui m'énerve, c'est qu'on me regarde quand je mange. Je n'aime pas être regardé.

– J'aurais peut-être dû te choisir comme sujet de devoir ! le nargua-t-elle.

– Ça aurait été plus prometteur que « Je veux savoir ce qu'ont pensé les habitants quand le Brouillard est arrivé » !

– Nos profs nous ont dit de choisir un sujet qui nous intéresse.

– Ce qui veut dire que le Brouillard t'intéresse plus que moi ?

– Évidemment, papy ! sourit-elle avec malice.

Et il lui sourit. Enfin.

Depuis son arrivée – en fait, non : depuis l'instant où elle avait évoqué le Brouillard –, Alphonse était grognon. Ce qui, bien sûr, avait intrigué Capoline. *Je vais faire un bon devoir*, pensa-t-elle.

*

* *

Elles scrutaient ses moindres gestes. Et si Alphonse tournait la tête vers elles, Capoline, mine de rien, tendait les tasses à sa grand-mère qui les glissait dans le lave-vaisselle. Sur le balcon, Alphonse, le dos rond et la jambe raide, accrochait le petit distributeur de graines sur la rambarde. En octobre, les températures baissaient : il était temps d'aider les oiseaux à se nourrir.

– Il a toujours aimé ça, venir au secours des animaux.

– Pourquoi il est de mauvaise humeur, aujourd'hui ? s'inquiéta Capoline.

– Il n'aime pas le Brouillard.

Alphonsine empila la vaisselle sans quitter Alphonse des yeux. Elle avait 70 ans, de grandes mains au bout de petits bras, une petite tête mais un grand sourire. Elle s'essuya les mains sur son tablier.

– Le Brouillard, dit-elle, Alphonse ne l'a jamais aimé.

– Ce n'est que du brouillard.

– La preuve que non, puisque tu l'as choisi